

alister

**le dernier
des gentlemen**

Mais, avant qu'il ne fût longtemps... Nous ne nous connaissons pas, mais elle rythme ma vie depuis bientôt un an. Depuis qu'elle essaie de prendre contact. Je sais qu'elle parle de moi. Qu'elle pose des questions. On la dirait haineuse à mon égard. Je me suis jalouse. S'il n'y avait la prudence, tout cela aurait sans doute fini dans un bain de sang. Rendez-vous était néanmoins pris dans une brasserie parisienne.

Il ne changerait donc jamais. Le faisait-il d'ailleurs sciemment pour se rappeler le bon temps? Ou était-ce là le signe de la régularité pathologique dont il faisait preuve dans la volonté de me revoir? Un passage au détecteur de mensonges n'y suffirait pas. Ni même une broyeuse de documents.

En attendant son arrivée, j'observe, intriguée, une femme installée à deux tables de moi. Son visage ara-

On ira en Inde

chnéen est de ceux qui marquent l'imaginaire à l'instant même où on les découvre. Son parfum, associé à celui des cuisines, me parvient dans un mélange de fragrances mystérieuses, entre le camphre, le beurre fondu et la sauce au vin.

En tournant le regard vers la vitre qui donne sur le boulevard, j'en croise mille sosies. Me refaisant une hideur, je pose un miroir sur mes lèvres pour vérifier que je respire encore. L'arrière-monde épuise ses dernières excuses pour le mal fait.

Jamais je n'aurais cru cela possible. Si quelqu'un m'avait dit le contraire, j'aurais fait exactement l'inverse. Et pourtant... devoir parler à un tiers de ce père que je n'ai jamais connu. Alors que de ne parler que de moi aurait été la garantie de ne blesser personne.

Elle se présente, plutôt accorte. Quelques mots suffisent.

Le manuscrit est là, devant moi, enfin... Je lis.

« *Le Dernier des Gentlemen* ».

Quel con.

Je souris.

C'était dans la nuit de vendredi à dimanche. J'étais au lit, rêvant sans dormir, affublé d'un monocle posé en souvenir de ma débonnaire brillance. Les pages étaient éparpillées sur la table. Cette vie était interminable. « *Le prochain qui meurt, je le tue.* » Je jetai les clés, brûlai les preuves, mis ta photo sur ma poitrine, me menottai les chevilles et avalai une dose létale. Le ralentissement de mon cœur comme seul mobile. Je voulais juste rester digne.

Chapitre 1

En regardant des photos de proches

Six ans. Allant rejoindre ma sublime tante aux cheveux anthracite, aux yeux de souris et à l'odeur fardée. L'étrange concertiste de la famille, saoule de ses parfums qu'elle buvait à l'occasion en cachette. Intelligente au-delà de l'entendement. Qui m'a appris à toujours dire « peut-être », à la place de « non » et « qui sait ? » à la place de « oui ». Quand elle m'ouvrit la porte, je sautai dans ses bras secs (le courage physique des harpistes) avant de courir dans le grand appartement décafé parisien qu'elle habitait seule depuis que mon oncle s'en était allé avec une plus jeune. Concertiste, elle aussi. Je n'en pouvais plus de bonheur. Pris dans mon élan, et excité par l'idée d'aller rejoindre ma cousine Emma qui m'attendait dans la chambre du fond, sans doute en train d'énucléer l'une de

ses nombreuses poupées, je ne pus me contrôler et fonçai dans la harpe patrimoniale, héritage ayant dû accueillir une bonne centaine de doigts, qui trônait au beau milieu du salon. Je me cognai sur le lourd bois (à l'évidence de l'érable) avant de m'écraser dans le fin jeu de cordes, en émettant un brouhaha indescriptible, emprisonné par l'euphonie et la dissonance, la tête ensanglantée, le cerveau sortant (selon les souvenirs reconstitués par ma tante, mais auxquels je n'ai jamais cru). Je m'évanouis. Emma ricana, évidemment, avec ses yeux dans les mains.

On me réveilla du coma quelques semaines plus tard. Mes parents se virent rassurés. Ma mère n'arrêtait pas de me dire : « Tu vas me tuer. » Alors que, de mon côté, j'attendais que mon père le fasse.

Ma grand-mère, en revanche, ne faisait que tolérer ma survie, pour des raisons qui la concernaient, mais qui avaient vraisemblablement à voir avec sa théorie des « enfants moches », qu'elle aimait tant développer post-prandialement, et qui voulait qu'un nouveau-né laid ait à construire des stratégies multiples pour attirer l'empathie de ses proches, comme l'humour ou la malignité, plutôt que de compter sur son physique. Elle me détestait, évidemment.

Dès mon réveil, je ressentis une hypersensibilité aux sons. Par exemple, la seringue fit un *do* en entrant dans

cette veine. Le frottement de la blouse de l'infirmière fit un *la* quand celle-ci se redressa. Le stéthoscope que le docteur tripota fit un *mi* bémol. Je ne le savais pas encore, mais j'avais désormais l'oreille absolue, qualité demeurant l'un des plus grands mystères de l'humanité avec les tracés de Nazca et le bâillement réciproque. Existe-t-il, néanmoins, plus belle expression de la mémoire organique ? Je vous le demande.

Ainsi s'inscrivait dans ce frêle corps, en plus de la disposition précoce de devenir un singe savant de fin de dîner, une capacité à appréhender le monde par le souvenir sonore parfait qu'il en avait. Perfection toute relative quand on sait qu'aucune théorie n'est susceptible d'expliquer ce que l'être humain ressent face à l'harmonie musicale.

Plus tard, quand ma grand-mère mourut, ces quelques mots qu'elle avait l'habitude de me dire traversèrent mon esprit : « Tu ne sauras rien. Absolument rien. » J'embrassai son visage (légèrement) avant que l'on ne referme le cercueil.

C'était la première fois que je voyais quelqu'un de mort. En la perdant, une vie commençait. Elle m'avait finalement appris ce qu'elle avait aussi transmis à ses enfants, une chose essentielle : l'indifférence. Je lui serai, dans la mesure du possible, fidèle.

Chapitre 2

De la maladie comme prolapse démocratique

Quinze ans. «Je ne peux pas payer, mais je peux vous expliquer.» Telle fut ma phrase quand je fus découvert en train de voler une bouteille de Rémy Martin dans un supermarché. Désormais adolescent, je commençais à boire et à regarder les filles dans les yeux. Je les attendais en bas de chez elles, sans prévenir. J'osais espérer qu'elles ne sortent jamais. Je guettais les surprises, mais les redoutais fondamentalement. Je traversais une période douloureuse où chaque rencontre amoureuse me rendait nostalgique d'une autre. Je ne savais pas alors que j'en aurai pour la vie qui, d'ores et déjà, me semblait par trop interminable.

Heureusement, la mort se présentait de nouveau à moi plus vite que prévu, quand une terrible épidémie s'abattit